

Les Normaliens de 1882

Autor(en): **L.Mn.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 25

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222616>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

d'une grappe qu'elle jeta ensuite dans sa seille. Alors, le fils du syndic, oubliant notre présence, se laissa aller à l'innocent plaisir de contempler une jolie fille. Il la dévorait des yeux, aussi eut-il l'air d'un homme qui se réveille en sursaut quand il entendit le patron lui répondre :

— C'est bon, c'est bon, ne viens pas nous conter des balivernes. En ce moment, on sait bien que ce n'est pas ma chèvre qui t'intéresse !

Il y eut un éclat de rire général. Valentine se remit de suite à l'ouvrage, tandis que le fils du syndic s'éloigna à regret. Et personne, durant l'après-midi, ne parla de la « Chameauruse ».

Quand le soir tomba, la vigne était vendangée et les dernières brantes s'en allaient vers le pressoir. Vendangeurs et vendangeuses, rentrèrent, par petits groupes, à la maison. Moi, je pris le sentier qui longe le crêt de l'église afin de dire bonjour à ceux qui travaillaient au pressoir de la commune. Comme j'arrivais sur la place, je vis un attroupement d'hommes et de femmes au milieu duquel péroraient la grande Cécile. Les poings aux hanches, elle allait et venait, répétant sans cesse :

— Vous direz ce que vous voudrez, mais pour moi, il n'y a pas de doute, cette bête a été empoisonnée par quelqu'un ! Il n'y a pas de doute, c'est une vengeance... Tout de même, faut-il être mauvais pour faire périr une jolie chèvre qui ne faisait de mal à personne. On aimait tant la voir aller et venir par le village. On l'appelait par son nom, elle se retournait aussitôt, revenait sur ses pas, faisait deux ou trois cabrioles et s'en allait comme elle était venue. Ah ! la jolie petite bête ; il ne lui manquait que la parole !

Je m'approchai du groupe ; on s'écarta pour me laisser passer et je vis, au bord du chemin, la pauvre « Chameauruse » étendue de tout son long, les yeux mi-clos, le ventre ballonné et les jambes repliées.

— Il n'y a pas de doute, fis-je, après m'être penché, elle a dû manger « de la poison » pour en être là. Après tout, ça ne m'étonne pas, avec sa manie d'attraper tout ce qu'elle trouvait à portée de son museau. Elle aura pris de la « mort aux rats » ou quelque chose de semblable.

Mes suppositions furent admises d'emblée par toute l'assistance. Seule, la grande Cécile maintint son point de vue. Elle croyait, dur comme fer, à la malveillance.

— Ce n'est pas le tout que ça, dis-je à mon auditoire improvisé, il faut maintenant aller avertir le patron.

Aucune des personnes présentes ne se souciait de me remplacer dans cette mission.

Voulant m'assurer, encore une fois, que la bête était bien morte, je la saisis par les cornes et lui relevai brusquement la tête. Mais quel ne fut pas mon étonnement de sentir tout d'abord de la résistance et de voir — oui, mes amis ! — de voir, tout à coup, la chèvre se dresser sur ses quatre pattes et faire trois ou quatre bonds à travers la place.

Je suis resté là, les bras ballants, cloué sur place, ne sachant que faire, tandis que mes voisins, pris de peur, fuyaient n'importe où. Quant à la grande Cécile, elle criait à tue-tête :

— Mon Dieu, mon Dieu ! Voilà la chèvre à François-Jacques qui est ensorcelée !

Elle n'est pas allée bien loin. A peine eut-elle fait trente ou quarante mètres qu'on la vit s'affaler de nouveau sur le sol.

Alors, je commençai à comprendre. Pénétrant dans le pressoir de commune, je dis à mes gailards :

— Eh ! dites-voir, vous autres, la « Chameauruse » s'est-elle promenée par là ?

Ils me répondirent qu'étant occupés à leur travail, ils n'avaient guère eu le temps de surveiller ses allées et venues.

Je fis quelques pas et arrivai au fond du pressoir.

— Et cette « tine », est-ce vous qui l'avez vidée ?

Ils s'approchèrent, se penchèrent et partirent d'un éclat de rire :

— Ma foi, non ; il en restait au moins un setier ! Poison de bête, elle a tout bu ; ça pouvait bien lui monter à la tête !

François-Jacques venait d'arriver. Sans mot dire, il emporta sa chèvre, tandis que de porte en porte, on racontait l'aventure.

Ayant achevé son histoire, Alfred se mit de nouveau à distribuer les cartes, tandis qu'Edouard, le pintier, alla chercher un litre.

Dehors, la neige tombait toujours, une jolie neige, dont les flocons pareils à des milliers de papillons blancs, tourbillonnaient un instant dans l'air avant d'aller s'écraser sur le sol humide de la rue.

Jean des Sapins.

Galanterie de médecin. — M. le docteur, j'aimerais trouver pour l'hiver une jolie contrée au climat doux.

Docteur : Madame a-t-elle déjà eue une maladie ?

LES NORMALIENS DE 1882

AH ! qu'il est doux de se revoir quelques-uns ensemble, après avoir autrefois, dans cette bonne fin du dix-neuvième siècle, passé quelques années, chaque jour, côte à côte. Je recommande cet exercice tonique aux jeunes qui ne l'auraient pas encore essayé. On a besoin de petites détenteuses dans cette vie si agitée et de se rappeler le temps où il n'y avait ni tramways, ni automobiles, ni avions, et où la nature paraissait d'autant plus belle que la sécurité du flâneur atteignait la perfection. Et pourtant, nous sommes très bien faits, nous autres qui marchons vers la septantaine, à toutes ces figures du progrès, à ce point que leur familiarité nous incommodent parfois par leur insistance à se mettre sur notre chemin !

Le Conteur n'a jamais failli à la tradition, c'est-à-dire à symboliser la rêverie classique du Vaudois. Les dix que nous étions l'autre jour, portent tous des noms de chez nous. Pas une seule consonnance d'au-delà de la Sarine. Nous en sommes très fiers. Même ceux des nôtres qui s'en sont déjà allés étaient de purs autochtones. Ceci dit, sans humeur chagrine, mais parce que c'est une constatation qui a bien sa place ici.

Donc, chez Rappaz, à Ouchy, le 18 mai, (encore une fois, ce ne sera pas la dernière), la conversation a repris au point où on l'avait laissée, il y a trois ans, et comme dans les belles pièces, nous avons repris ce que nous aimons et nous y avons ajouté quelques numéros nouveaux au programme. Ainsi, pour la première fois, on nous en a raconté une, en patois. Elle est de Charles-César Dénéreaz. C'est dire qu'elle ne date pas d'aujourd'hui et que beaucoup la connaissent. Mais, on oublie si vite ce qu'on voudrait retenir que d'en redonner la substance (le Conteur l'a publiée autrefois) paraîtra tout neuf à plus d'un lecteur, surtout aux jeunes.

C'est une bonne farce. On persuade à Lausanne à un type que, pour aller à Yverdon, il suffit de se présenter au guichet de la gare et de payer en monnaie de singe, ou plus exactement, en faisant pstt en passant le doigt sous le nez. Le reste, vous le connaissez, n'est-ce pas ?

De retour à Lausanne, le lulu se plaignit amèrement à ses copains. L'un de ceux-ci lui expliqua en quoi il avait manqué : Pour aller, tu as bien fait pstt du côté d'Yverdon, mais pour le retour, tu aurais dû faire psttt du côté de Lausanne.

Comme il y a encore plusieurs bons chanteurs parmi nous, on n'a pas manqué de s'entretenir de la fête d'Aigle et de commenter certaines critiques, tout en y allant, nous aussi, mais sans jury, de nos vieux refrains. Il n'y a pas eu de « toast » à la patrie, mais ce joli air, dont le refrain est de toutes les réunions patriotiques et même familiales :

*Honneur, honneur, au doux pays,
Où l'égalité brille,
Pays où vingt peuples amis
Ne font qu'une famille...
Qu'il vive !...*

De chanter cela, on se sent meilleur, on pense aussi à des époques moins agitées que la nôtre, et chemin faisant, en remonçant, ne voilà-t-il pas que l'un d'entre nous se met à ouvrir un calepin de notes tenues en 1868 par le professeur François Guignard ! Nous retrouvons là les noms de pédagogues dont quelques-uns seuls sont encore de ce monde. Ceux d'entre eux qui seraient curieux de savoir les succès de grammaire et d'orthographe qu'ils ont obtenus (ils les ont sans doute oubliés) peuvent s'adresser au Conteur, qui se fera un plaisir de les satisfaire, si toutefois ce mot n'est pas un peu fort.

Et nous sommes restés, comme cela, des heures entières, chez Rappaz, à Ouchy, tout à fait à notre aise, en famille, sans façon, certains d'accomplir une bonne action, car nous sommes repartis avec la conviction que l'existence a tout de même sa raison d'être quand, après bientôt un demi-siècle de chemin fait dans toutes les directions, à travers pas mal d'intempéries, les cœurs se rejoignent. Il faut donc nous revoir et montrer aux jeunes qu'on peut le rester longtemps. On entendra encore le merle essayer sa chanson et nous repasserons les souvenirs *inter et extra muros* de ce tant vieux bâtiment de la Cité que l'on a repeinturluré aujourd'hui, après l'avoir menacé de démolition quand nous y usions nos fonds de culotte.

Toutefois, les années passent et la Parque est avide... plutôt modérée avec les normaliens de 1882 qui, depuis leur dernière réunion, ont perdu Emile Monney pour qui ces réunions avaient un si vif attrait. Nul ne sait ni le jour ni l'heure. En attendant, *sursum corda*. Nous sommes encore quinze, c'est-à-dire plus de la moitié. C'est presque un record.

L. Mn.

JACQUOT, CHEF DE TRAIN

VOICI encore une historiette authentique dont le succès fut grand, il y a quelques années, dans le pays de la Broye. Afin que nul n'en ignore et que chacun soit bien informé, je m'empresse de déclarer que j'ai connu personnellement le héros de l'aventure et le sympathique député qui lui donnait asile.

C'était un perroquet qui roulait les r et avait un accent provençal ; il sifflait à merveille et, comme il était juché toute la journée sur la terrasse du buffet de la gare, il avait eu le loisir d'observer le départ des trains. C'est ainsi qu'il s'était mis à imiter les coups de sifflet des chefs de trains. Le drôle avait un réel talent ; il était parvenu à rendre à s'y méprendre le signal qu'il entendait plusieurs fois par jour.

Mais, une fois, il lui arriva une chose peu banale. Comme le convoi stationnait en gare, Jacquot, las de crier « as-tu payé ? » aux clients quittant l'établissement et désireux, sans doute de varier son répertoire, — Jacquot, pince-sans-rire et polisson, — lança les deux coups de sifflet réglementaires. Le mécanicien, qui n'attendait que ça, actionna sa locomotive et le train s'ébranla dans la stupéfaction générale.

Les employés, raconte-t-on, qui mettaient à profit quelques minutes d'arrêt, durent poursuivre l'omnibus en marche sur l'espace de quelques centaines de mètres, agitant drapeaux et sifflant à tue-tête jusqu'à ce que les conducteurs, revenus de leur méprise s'arrêtassent enfin et fissent machine arrière.

Quel émoi !

Et quelles explications à n'en pas finir !

Procès-verbal fut dressé séance tenante contre le délinquant pour avoir « sciemment » contrevenu aux dispositions légales sur la police ferroviaire. On n'accorda même pas au malheureux le bénéfice des circonstances « éternuantes ! »

Quelques jours après ce burlesque événement, le propriétaire de Jacquot fut invité par l'administration à tenir à distance, dorénavant, l'oiseau de malheur qui jetait la perturbation et le désarroi dans la « traction ».

Heureusement que la palette de commandement est venue, après coup, remettre toutes choses au point !

A. Mex.